

Les récits secondaires dans *La Princesse de Clèves*

Nobuko MORIMOTO

Introduction

La Princesse de Clèves est généralement considéré en histoire de la littérature française comme l'archétype du roman classique, du fait de la simplicité de son plan¹⁾. Les contemporains de Mme de Lafayette ont parfois critiqué l'insertion de « digressions », qui leur semblaient être contraires à l'idéal d'une structure simple et solide²⁾. Plusieurs critiques modernes s'efforcent en revanche de démontrer le caractère indispensable des récits secondaires pour le développement du récit principal³⁾. Nous avons choisi le terme de récit secondaire, au lieu d'épisode ou de digression, parce que les histoires intercalées ont la même importance pour l'héroïne que le récit principal⁴⁾. Cette étude sera centrée sur la recherche des fonctions éducatrices que jouent les récits secondaires, en gardant à l'esprit le fait que la destinataire finale est toujours Mme de Clèves⁵⁾.

I. De l'extérieur à l'intérieur de la cour

Examinons d'abord comment apparaît le personnage de Mlle de Chartres – la future Mme de Clèves – avant que ne lui soient contées les histoires qui font l'objet des récits secondaires. La narratrice décrit avec emphase « l'admiration »⁶⁾ du monde quand elle apparaît à la cour. Le lendemain de cette première apparition, elle rencontre M. de Clèves chez un joaillier italien. M. de Clèves « fut tellement surpris de sa beauté qu'il ne put cacher sa surprise » (pp.248-249). Son regard insistant ne plaît pas à la jeune fille, bien au contraire « il lui parut même qu'il était cause qu'elle avait de l'impatience de s'en aller, et en effet elle sortit assez promptement » (p.249). Elle est reçue avec des louanges, mais « il ne semblait pas qu'elle les entendit ou, du moins, qu'elle en fût touchée » (p.250). Mlle de Chartres se fait remarquer par son indifférence extrême, et une forme de manque de curiosité envers ce qui l'entoure. Elle reste à l'extérieur de la cour, où les courtisans échangent inlassablement des paroles bienséantes et sophistiquées.

Mlle de Chartres devient bientôt l'une des favorites de la reine dauphine, qui joue un grand rôle dans son évolution. En effet, quatre des sept récits secondaires sont racontés par la reine dauphine⁷⁾. Quand le projet du mariage de Mlle de Chartres avec le prince de Montpensier est finalement contrarié par l'intervention de Mme de Valentinois, la reine dauphine commence à parler des origines de la haine que Mme de Valentinois lui voue. Dans ce premier récit secondaire, elle parle de sa mère, qui était d'une parfaite beauté et fut aimée par trois rois en même temps. A la fin de ce récit, elle dit : « je crains de lui ressembler aussi par sa malheureuse destinée et, quelque bonheur qui semble se préparer pour moi, je ne saurais croire que j'en jouisse » (p.256). Les mots de Mlle de Chartres pour la consoler, rapportés au style indirect, paraissent au lecteur n'être que des paroles convenues : « Mlle de Chartres dit à la reine que ces tristes pressentiments étaient si mal fondés qu'elle ne les conserverait pas longtemps, et qu'elle ne devait point douter que son bonheur ne répondît aux apparences » (p.256). La mise en relation des termes « bonheur » et « apparences » semble redoutable d'ironie au lecteur averti qu'« il y avait une sorte d'agitation

sans désordre dans cette cour » (p.253) sous son apparence magnifique. A ce stade du roman, Mlle de Chartres n'est pas encore totalement entrée dans le monde où vit la reine dauphine .

M. de Clèves ne manque pas de remarquer cette insensibilité, et Mme de Chartres est également consciente de la froideur du cœur de sa fille. Même après la célébration de son mariage, même placée au centre de la cour, Mme de Clèves reste si indifférente à autrui qu'elle paraît « une personne où l'on ne pouvait atteindre » (p.260). Rien ne la touche, jusqu'au moment où elle entend parler du duc de Nemours chez les reines.

Le deuxième récit secondaire, portant sur Mme de Valentinois, est conté après que le duc de Nemours et Mme de Clèves ont commencé à « se «plaire» infiniment » (p. 263). La princesse pose des questions sur l'adultère entre Henri II et Mme de Valentinois. Sa curiosité concernant les mécanismes de l'amour croît rapidement. Au début du récit, elle dit à sa mère : « je me plains, madame, que vous ne m'ayez pas instruite des (histoires) présentes et que vous ne m'ayez point appris les divers intérêts et les diverses liaisons de la cour » (p. 264). A la fin, répondant aux réserves de sa mère qui craint de lui avoir appris plus de choses qu'elle n'avait envie d'en savoir. Elle devient de plus en plus curieuse envers le monde, surtout en ce qui concerne l'amour, et sa voix devient de plus en plus perceptible en s'inscrivant dans le discours direct. Elle n'écoute plus passivement les récits qu'on lui fait, mais prend une part active à la communication afin de satisfaire sa curiosité.

Le troisième récit secondaire, relatif à Mme de Tournon, est suscité par une demande de Mme de Clèves, comme c'était le cas pour le récit précédent : « Apprenez-moi, je vous en supplie, ce qui vous a détrompé de Mme de Tournon » (p. 280). M. de Clèves commence à lui conter l'infidélité de Mme de Tournon. Mme de Clèves montre tant de curiosité pour cette histoire qu'elle interrompt le récit de son mari pour exprimer son opinion : «Je ne saurais croire [...] que Mme de Tournon, après cet éloignement si extraordinaire qu'elle a témoigné pour le mariage depuis qu'elle est veuve, et après les déclarations publiques qu'elle a faites de ne se remarier jamais, ait donné des espérances à Sancerre » (p. 280). Elle est devenue capable de faire progresser une conversation avec aisance en intervenant de temps à autre. Comme cette forme de réponse attise la conversation, M. de Clèves est encouragé à parler de la relation triangulaire qui est née de la double tromperie de Mme de Tournon. A la fin de ce récit, le mari et la femme sont du même avis sur la tromperie, l'adresse et la dissimulation de Mme de Tournon. Mme de Clèves est devenue une bonne interlocutrice, qui provoque des discussions, intervient parfois, et renforce ainsi la complicité qui la lie à la personne qui lui parle.

Au début de ce récit secondaire portant sur Mme de Tournon, M. de Clèves parle d'abord de Sancerre à la troisième personne, et les phrases par lesquelles il relate leurs conversations sont présentées au discours indirect. Mais peu à peu, sa façon de parler s'anime, et il passe au discours direct pour rapporter les paroles qu'il a dites à Sancerre : « Je vous donne, lui dis-je, le conseil que je prendrais pour moi-même ; car la sincérité me touche d'une telle sorte que je crois que si ma maîtresse, et même ma femme, m'avouait que quelqu'un lui plût, j'en serais affligé sans en être aigri. Je quitterais le personnage d'amant ou de mari, pour la conseiller et pour la plaindre » (p. 284). Le pronom personnel utilisé ici, « vous », désigne Sancerre, mais il

est inévitable que Mme de Clèves pense que ces paroles lui sont adressées et qu'elle accepte ce « conseil » comme lui étant destiné⁸). Elle imagine en M. de Clèves un personnage de mari raffiné, généreux et incapable de jalousie. Cette conversation a pour effet de la libérer de son sentiment de culpabilité à l'égard de son mari⁹).

Le quatrième récit, conté par la reine dauphine, parle du mariage possible de M. de Nemours avec la reine d'Angleterre. Une fois qu'elle est saisie par la jalousie à l'égard de la reine dauphine, elle ne peut se retenir d'interrompre son interlocutrice : « il y a beaucoup d'apparence, madame, qu'il ne faut pas moins qu'une princesse telle que vous pour faire mépriser la reine d'Angleterre » (p. 292). A première vue, ces mots semblent emprunts de respect pour la reine dauphine, mais en réalité, ils ont pour but de susciter une dénégation de sa part. La réaction de Mme de Clèves n'est pas décrite, mais ce silence même suggère que son orgueil est satisfait.

Le cinquième récit concerne encore le mariage de M. de Nemours avec la reine d'Angleterre. Mme de Clèves quête des informations à ce sujet en faisant montre d'« impatience » et de « curiosité » (p.298). La jalousie saisit de nouveau Mme de Clèves, mais s'attache cette fois-ci à la reine Elisabeth. « Elle ne put s'empêcher de dire qu'il [=un portrait de la reine Elisabeth] était flatté » (pp. 298-299). Le discours indirect a pour effet de neutraliser le ton jaloux de Mme de Clèves. La reine dauphine reste indifférente à son opinion et insiste sur la beauté d'Elisabeth, héritée de sa mère, Anne de Boulen. Mme de Clèves ne peut pas se satisfaire de l'histoire d'Anne de Boulen et ne peut s'empêcher « de lui faire encore plusieurs questions sur la reine Elisabeth » (p. 301). Personne autour d'elle ne soupçonne la réelle motivation de ses questions, peut-être parce qu'elle ne rompt pas le fil de la conversation et qu'elle pose ses questions d'un air détaché. Elle est devenue capable de prendre part à une conversation naturelle, d'y obtenir les informations qu'elle désire, tout en cachant ce qui la motive en réalité – ici la jalousie – et sans troubler l'atmosphère ni le cours naturel des échanges. L'impatience, la curiosité et la jalousie qui animent Mme de Clèves ne sont jamais présentées directement, mais toujours dissimulées derrière le masque qu'impose la cour.

Le sixième récit secondaire, où il est question de la lettre perdue, montre la curiosité insatiable de la cour, et la façon dont les rumeurs successives circulent dans cet univers clos. Tout commence lorsque Chastelart donne à la reine dauphine « une lettre de galanterie » (p. 305) qui est tombée de la poche de M. de Nemours. La reine dauphine s'amuse de cet événement anodin en le rendant plus complexe. Elle ne lit pas la lettre elle-même, mais la confie à Mme de Clèves en lui demandant si elle peut deviner d'après l'écriture qui en est l'auteur¹⁰). Mme de Clèves se laisse entraîner dans la spirale sans fin de la curiosité. Rentrée chez elle, elle ne peut rien faire d'autre que lire la lettre encore et encore. Elle fait pour la première fois l'expérience d'une affliction « piquante » (p. 310), que la narratrice désigne comme étant la jalousie. La scène où elle relit la lettre toute la nuit en souffrant de jalousie donne d'elle l'image d'une galante, qui a sa place dans le monde de la cour.

II. Une dame de cour accomplie

Le septième récit est une confidence du vidame de Chartres sur sa relation intime avec la reine. La lettre perdue, que Chastelart croyait être tombée de la poche du duc de Nemours, était en réalité adressée au vidame de Chartres. C'est le seul récit dont le destinataire premier n'est pas Mme de Clèves mais le duc de Nemours, qui le rapporte à son tour à la princesse. A l'instant où Mme de Clèves aperçoit le duc de Nemours, les mots qu'elle lui adresse sont empreints d'une ironie nuancée par la jalousie. Puis répondant aux protestations du duc, qui affirme que la lettre est adressée au vidame de Chartres, elle laisse distinctement paraître sa jalousie, malgré elle.

Le changement de Mme de Clèves pendant qu'elle écoute le récit du duc de Nemours illustre en abrégé le processus par lequel elle s'affirme peu à peu comme étant une dame de la cour parmi d'autres, dans ce monde où dominent les rumeurs de galantries. Il convient de prêter attention au fait qu'au début de la conversation, « des choses propres à donner de l'étonnement »(p.325) semblent « indifférentes »(p.325) à Mme de Clèves, qui écoute M. de Nemours avec « une froideur si grande »(p.325). Elle perd cependant toute sa froideur aussitôt qu'elle commence à croire que la lettre ne s'adresse pas à M. de Nemours. La curiosité naît en elle, lui fait prendre le billet de Mme d'Amboise, examiner le nom du destinataire et lire minutieusement tout ce qui y est écrit. Une fois persuadée de la bonne foi de M. de Nemours, Mme de Clèves est prête à chercher avec lui les moyens de secourir le vidame de Chartres. Avec la complicité de M. de Nemours, elle trahit la promesse faite à la reine dauphine de lui rendre la lettre et lui cache la vérité à dessein. Mme de Clèves, après avoir passé beaucoup de temps auprès de la reine dauphine, qui vit au centre des affaires galantes, n'est plus un personnage passif qui ne fait rien d'autre que de recevoir des informations. Elle est devenue capable d'arranger une nouvelle affaire par ses propres manœuvres.

La reine dauphine, qui a peur que sa belle-mère ne nourrisse des soupçons au sujet de la fidélité du vidame de Chartres, demande à Mme de Clèves de lui rendre la lettre au plus vite. Bien que dans un premier temps Mme de Clèves soit naturellement embarrassée par cette demande, elle répond : « M. de Clèves a eu l'imprudence de dire [à M. de Nemours] qu'il l'avait et il a eu la faiblesse de céder aux prières que M. de Nemours lui a faites de la lui rendre »(p.327), de sorte que « c'est la faute de M. de Clèves et non pas la mienne » (p. 327). Elle est obligée de mentir pour ne pas être obligée de rendre la lettre, mais n'hésite pas pour cela à calomnier de façon éhontée son mari, alors qu'il est totalement innocent. Elle surmonte l'embarras dont elle est saisie au début et prend peu à peu l'initiative de la conversation. Elle n'est plus une femme naïve, sincère et indifférente à autrui. Elle est maintenant complètement à son aise dans le système de la galanterie, où règnent la curiosité et le mensonge.

Mme de Clèves accepte la proposition de la reine dauphine d'écrire une fausse lettre en imitant l'écriture de la lettre originale. Elle réussit ainsi quand même à cacher à la reine dauphine la vérité au sujet de la lettre, et pense qu'ensuite « la reine y sera infailliblement trompée » (p. 328). Elle s'engage inéluctablement dans la voie de la tromperie, qu'elle a tant critiquée avec son mari en évoquant Mme de Tournon. Pour accomplir son dessein, « sitôt qu'elle fut chez elle, elle conta à son mari l'embarras de Mme la Dauphine et le pria d'envoyer chercher M. de Nemours. On le chercha ; il vint en diligence » (p. 328). La

brièveté des deux dernières phrases suggère que la volonté de Mme de Clèves exerce un pouvoir absolu sur les deux hommes, qui se soumettent à ses ordres. En réalité, le duc de Nemours a rendu la lettre au vidame de Chartres, qui l'a renvoyée à l'amie de Mme de Thémises. Mme de Clèves, qui pensait copier la lettre originale mot à mot en imitant l'écriture, se trouve dans « un nouvel embarras » (p.328). Avec l'aide des deux hommes sur qui elle exerce une domination incontestable, elle se tire pourtant facilement d'embarras : « enfin, après avoir bien consulté, ils résolurent de faire la lettre de mémoire. Ils s'enferment pour y travailler ; on donna ordre à la porte de ne laisser entrer personne et on renvoya tous les gens de M. de Nemours » (p. 328). Ici, le pronom personnel « ils » désigne sans ambiguïté Mme de Clèves et M. de Nemours, si bien que M. de Clèves est comme effacé. Il est pourtant bien toujours près d'eux : « La présence de son mari et les intérêts du vidame de Chartres la rassuraient en quelque sorte sur ses scrupules » (p. 328). Son mari et son oncle lui fournissent un alibi qui apaise les « scrupules » qu'elle ressent pour avoir menti et trompé son entourage¹¹⁾. La scène continue : « quand Mme de Clèves voulut commencer à se souvenir de la lettre et à l'écrire, ce prince, au lieu de lui aider sérieusement, ne faisait que l'interrompre et lui dire des choses plaisantes » (p. 328). Mme de Clèves et M. de Nemours oublient tout à fait les problèmes du vidame de Chartres et de la reine dauphine, et même la présence de M. de Clèves. Mme de Clèves s'est métamorphosée en dame de cour aguerrie, peut-être même plus habile que la reine dauphine, qui ne parvient pas à dissimuler la vérité à la reine, et plus habile en tout cas que le vidame de Chartres, qui ment de façon éhontée à la reine mais sans convaincre.

III. La rencontre de paroles distinctes

Le troisième des récits secondaires, l'histoire de Mme de Tournon, est singulier car son narrateur, M. de Clèves, utilise le discours direct pour reproduire sa conversation avec Sancerre. Le discours direct employé pour restituer les lamentations de Sancerre met en scène une tragédie devant Mme de Clèves et de faire savoir que M. de Clèves est supérieur à son ami, lequel tombe dans un abîme de confusion : « je suis dans un état où je ne puis ni m'en consoler, ni la haïr.[...] Je ne puis ni haïr, ni aimer sa mémoire ; je ne puis me consoler ni m'affliger » (p.286 et p.288). M. de Clèves, qui est bon acteur, a tous les charmes lorsqu'il représente avec clarté et avec vivacité le désordre intérieur de Sancerre. Il analyse aussi calmement l'état de Sancerre. M. de Clèves, qui joue avec brio le double rôle d'informateur et d'acteur, est aussi un fin analyste. Quand il parle des autres, ses paroles sont pleines de vivacité et de charme pour l'interlocutrice ou la spectatrice, Mme de Clèves¹²⁾.

Mais cette éloquence cède la place à la maladresse d'un discours spontané et violent, quand il engage la conversation avec sa femme après qu'elle lui a avoué son amour pour un autre homme. Face à la réalité de l'aveu, il trahit l'espoir de soutien que Mme de Clèves avait nourri en lui entendant raconter l'histoire de Mme de Tournon. Il ne cesse de harceler sa femme de questions : « Et qui est-il, Madame, cet homme heureux qui vous donne cette crainte ? Depuis quand vous plaît-il ? Qu'a-t-il fait pour vous plaire ? Quel chemin a-t-il trouvé pour aller à votre cœur ? » (p.334). Il est submergé par la violence de ses émotions et par sa jalousie mêlée d'aigreur, malgré tous ses efforts pour se calmer. M. de Clèves abandonne son

honnêteté et invente un mensonge pour savoir la vérité sur l'identité de l'homme qu'elle aime : il s'agit du duc de Nemours. M. de Clèves, qui a été décrit comme un parfait honnête homme doué de beaucoup de prudence, tombe dans un état mental de totale confusion. Il commence peu à peu à perdre la raison, et finalement il blâme violemment sa femme : « Comment pouviez-vous espérer que je conservasse de la raison ? Vous aviez donc oublié que je vous aimais éperdument et que j'étais votre mari ? [...] Je vous adore, je vous hais, je vous offense, je vous demande pardon ; je vous admire, j'ai honte de vous admirer. Enfin il n'y a plus en moi ni de calme, ni de raison » (pp. 362-363). Ces paroles, qui expriment une émotion violente et ambivalente d'amour et de haine, font écho aux lamentations de Sancerre : « je ne puis ni haïr, ni aimer sa mémoire » (p. 288). M. de Clèves n'est plus simplement l'acteur mais le véritable protagoniste d'une tragédie. Alors qu'il était bon acteur et conservait son calme en racontant la mésaventure de Sancerre, il perd la maîtrise de ses paroles aussitôt qu'il se trouve confronté à la réalité de sa propre existence. Il ne peut plus jouer aucun rôle¹³⁾. Les accusations contre sa femme s'échappent de sa bouche sans qu'il puisse les contrôler. C'est ainsi que M. et Mme de Clèves ne peuvent se communiquer leurs pensées intimes¹⁴⁾, car ils les formulent de manière spontanée et non dans le langage réfléchi qu'ils utilisent en parlant des autres.

Sur son lit de mort, M. de Clèves blâme sa femme pour son adultère présumé avec M. de Nemours à Coulommiers, usant de paroles sans politesse en répétant l'expression « passer des nuits ». La violente jalousie causée par l'idée de l'adultère charnel avec M. de Nemours augmente la force de la haine qui coexiste avec son amour, à tel point qu'il regarde sa femme « avec dédain ». Les derniers mots de M. de Clèves sont des malédictions contre sa femme : « Mais ma mort vous laissera en liberté, [...] et vous pourrez rendre M. de Nemours heureux, sans qu'il vous en coûte des crimes. » (p. 375). Mme de Clèves ne sera jamais « en liberté », mais au contraire elle sera toujours saisie par « l'horreur » (p. 377) vis-à-vis d'elle-même. M. de Clèves, en parlant de lui avec sincérité, paralyse toute communication et s'enferme avec sa femme dans un piège sans issue.

Tandis que la parole de soi est dangereuse car elle laisse voir les émotions dans leur nudité, les rumeurs qui prennent les autres pour cible se révèlent presque toujours propres au bon déroulement des conversations. Par ailleurs, la parole fondée sur la curiosité est si superficielle que la vérité s'enfuit. Cette superficialité apparaît avec le plus de clarté dans le passage où la reine dauphine parle de la scène de l'aveu comme d'une rumeur intéressante. Il y a un contraste très clair entre l'air joyeux de la reine dauphine et l'air sérieux de Mme de Clèves. M. de Nemours, qui entre dans sa chambre, se trouve soudain dans une situation difficile : « il lui fut impossible d'être maître de son visage » (p. 346). L'air enjoué et même enfantin de la reine dauphine redouble : « Regardez-le, regardez-le, [...] et jugez si cette aventure n'est pas la sienne » (p. 346). Les paroles prononcées par curiosité négligent la douleur véritable de ceux qui en sont les objets. Mme de Clèves comprend sans doute le côté négatif de ce type de parole. Elle sait en même temps que parler de soi à cœur ouvert est difficile. C'est pourquoi elle refuse tout échange avec M. de Nemours après sa dernière retraite. Elle finit par décider de rester éloignée de chacun des deux types de parole.

IV. La recherche de soi

Outre la déception provoquée par l'insuffisance de la parole, le désir d'être différente des autres femmes est un élément essentiel dans le choix fait par Mme de Clèves de se retirer du monde. La « sincérité » (p. 335) de l'aveu fait à M. de Clèves peut prêter à controverses, mais sa « singularité » (p. 337) ne peut pas être mise en doute¹⁵. De nombreuses phrases insistent sur le caractère unique de l'aveu : « je vais vous faire un aveu que l'on n'a jamais fait à son mari. » (p. 333). « La singularité d'un pareil aveu, dont elle ne trouvait point d'exemple, lui en faisait voir tout le péril » (p. 337)¹⁶. Mme de Clèves a la ferme intention de ne pas ressembler aux autres femmes parce qu'elle a appris que les femmes sont des objets interchangeables dans un monde dominé en apparence par les hommes. Elle sait aussi que les hommes n'ont pas de valeur durable pour les femmes, qui en vérité règnent sur les affaires des hommes¹⁷. La facilité avec laquelle les femmes et les hommes sont remplacés par d'autres lui apparaît surtout dans les histoires de Mme de Valentinois et d'Anne de Boulen. Ces récits secondaires lui montrent un monde caractérisé par l'interchangeabilité et lui donnent des modèles de dames de cour. Mais en même temps ils renforcent sa décision de ne pas « tomber comme les autres femmes » (p.278). Lors de sa dernière entrevue avec M. de Nemours, après la mort de son mari, elle fait un autre aveu. Mme de Clèves commence son aveu en disant combien elle est consciente de la « singularité » de ses paroles : « je le ferai avec une sincérité que vous trouverez malaisément dans les personnes de mon sexe » (p. 383). Cet aveu d'une nature singulière est une étape dans la recherche de sa propre identité, ainsi qu'elle le reconnaît : « Je ne sais même si je ne vous le dis point plus pour l'amour de moi que pour l'amour de vous » (p. 385). Pour elle, le plus important est de ne pas « tomber comme les autres femmes », et après avoir eu une conduite extraordinaire en avouant directement son amour à son amant, sa vanité se trouve satisfaite et elle n'éprouve plus le besoin de s'occuper de la réaction de M. de Nemours. Juste après qu'elle a donné à M. de Nemours l'espoir de la revoir, elle prend la résolution sans pitié de ne jamais le revoir. Elle parvient à demeurer différente des autres femmes qui vivent dans un monde dominé par l'interchangeabilité de l'amour, mais elle y perd M. de Nemours. Le lieu qu'elle choisit se situe entre les deux extrémités, entre la vie à la cour et la retraite absolue, et finalement elle « laissa des exemples de vertu inimitables » (p. 395). Elle a atteint son but : être complètement différente des autres femmes, autrement dit, être « inimitable ».

Conclusion

Les récits secondaires aident Mme de Clèves à devenir une parfaite dame de cour, ils lui apprennent la conduite à adopter et les techniques de la conversation. Dans le dernier d'entre eux, celui de la lettre perdue, Mme de Clèves apparaît comme une dame de cour capable de mener elle-même une intrigue pour camoufler l'identité des protagonistes. Mais son désir d'échapper à ce rôle est plus grand que celui de s'y conformer.

Elle s'entend bien avec son mari tant qu'il raconte l'histoire des autres en parlant selon les usages de la cour. Mais Mme de Clèves expérimente une autre sorte de parole. Quand M. de Clèves parle de sa propre souffrance, les mots naissent spontanément, se mettent à nu et dévoilent leur nature intime. Ces paroles ne font que mettre en péril et menacer de destruction la stabilité des positions dans la société. Mme de Clèves

choisit le silence en s'éloignant non seulement des rumeurs qui courent sur les autres, mais aussi de la parole de soi.

Elle a accompli son idéal d'« inimitabilité » en se réfugiant dans le silence d'une position intermédiaire, où il n'y a plus ni joie de la conversation galante ni lamentation amoureuse intime. Sans les récits secondaires, qui lui donnent l'occasion de devenir dame de cour et lui révèlent les deux types de parole, elle ne pourrait pas aboutir à son choix ultime.

Notes

- 1) Voir Henri Coulet, *Le Roman Jusqu'à La Révolution*, Armand Colin, 1967, p.162 et D.F.Dallas, *Le Roman français de 1660 à 1680*, Genève, Slatkine Reprints, 1977, pp.6-7.
- 2) Voir Jean-Baptiste Henri du Trousset de Valincour, *La Lettre à Madame La Marquise*** sur le sujet de La Princesse de Clèves*, Marbre-Cramoisy, 1678, (édition établie par L'université de Tours—François-Rabelais, 1972), p.19 et Jean Rousset, *Forme et Signification*, Librairie José Corti, 1962, pp.28-29.
- 3) Voir J. W. Scott, « The 'Digressions' of The *Princesse de Clèves* », in *French Studies*, XI, Oxford, 1957, pp.315-321 ; Susan W. Tiefenbrun, *A Structural Stylistic Analysis of La Pincesse De Clèves*, The Hague, Mouton, 1976, pp.87-116 ; Michael G. Paulson, *A Critical Analysis of De LaFayette's La Princesse de Clèves as a Royal Exemplary Novel*, *Studies in French Literature Volume 10*, Lewiston, The Edwin Mellen Press, 1991.
- 4) Voir Kim Sung, *Les Récits dans La Princesse de Clèves : Tentative d'Analyse Structurale*, Saint-Genouph, Librairie Nizet, 1997, p.15.
- 5) Voir Pierre Malandain, *La Princesse de Clèves*, Presses Universitaires de France, 1985, pp.62-64.
- 6) Mme de Lafayette, *Romans et Nouvelles*, Garnier Frères, 1970, p.247. Toutes les indications de pages entre parenthèses renvoient à cette édition.
- 7) Il existe plusieurs numérotations pour désigner ces récits secondaires. Nous utilisons ici celle de Tiefenbrun. Tiefenbrun, *op.cit.*, pp.87-116. Récit 1 de la reine dauphine au sujet de Marie de Lorraine. Récit 2: de Mme de Chartres à sa fille déjà mariée, au sujet de Mme de Valentinois. Récit 3 de M. de Clèves au sujet de Mme de Tournon. Récit 4 de la reine dauphine au sujet d'Elisabeth d'Angleterre. Récit 5 de la reine dauphine au sujet d'Anne de Boulen(la mère d'Elisabeth). Récit 6 de la lettre perdue. Récit 7 du duc de Nemours à Mme de Clèves au sujet de ce que lui a dit le vidame de Chartres.
- 8) L'auteur intervient pour décrire la réaction de Mme de Clèves : « ces paroles firent rougir Mme de Clèves »(p.284). L'auteur a l'intention de souligner l'importance de ce récit secondaire pour le récit principal.
- 9) Roger Francillon, *L'Œuvre Romanesque de Madame de La Fayette*, Librairie José Corti, 1973, p.106.
- 10) Nous avons le même avis que Pierre Malandain sur l'in vraisemblance de la transmission multiple de la lettre (*op.cit.*, p.61).
- 11) Jean-Michel Delacomptée, *La Princesse de Clèves La Mère et Le Courtisan*, Presses Universitaires de France, 1990, p.67.

12) Dans les récits secondaires il s'agit toujours des autres. C'est l'habileté à rendre compte des rumeurs que Mme de Clèves y apprend.

13) Kim Sung, *op.cit.*, p.231 : « Il perd aussi sa qualité de narrateur capable de diriger sa femme. »

14) Roger Francillon, *op.cit.*, p.112 : « Mme de La Fayette ménage certaines étapes ponctuées par les entrevues de plus en plus pénibles des deux époux, qui ne parviennent plus à communiquer et qui sont contraints au silence ou aux larmes. »

15) Kim Sung, *op.cit.*, p.234 : « Aux yeux de Mme de Clèves, cette singularité toute naturelle fait partie intégrante de sa propre personnalité. »

16) Voir aussi Mme de Lafayette, *op.cit.*, p.337, pp.347-349 et p.352.

17) Jean-Michel Delacomptée, *op.cit.*, p.103 : « ce sont les femmes qui en arrangeant les mariages détiennent le monopole des transactions. » et Paulson, *op.cit.*, p.79 : « Not all women are strong, [...] but by and large, they dominate the males. »